

## EUL BONHEUR, CH'EST CHIMPLE

Il se balançait doucement sur la branche couverte de neige, comme s'il attendait le public pour démarrer son récital ; les artistes ont souvent de ces postures pour obtenir le silence et l'attention du public. Et puis, soudainement, il commença. Un chant délicat, rare, aigu et surtout solitaire. C'était un rossignol à flancs roux de Laponie... Bernard, sur la terrasse de son chalet, au beau milieu de la forêt finlandaise, un verre de café à la main, était aux anges. Quel bonheur d'entendre chanter cette espèce aussi rare...

Il faisait beau, froid mais beau. Chaudement emmitouflé dans sa belle doudoune en plume d'oie, la calvitie et les oreilles bien protégées par un superbe bonnet en laine à motif jacquard très couleur locale, les lunettes de soleil sur le nez, il dégustait son café, le panorama et le concert. Le soleil si rare, si avare de sa présence en cette période de l'année, projetait ses rayons qui, en se réfléchissant sur la neige, renvoyaient des éclats de lumière aveuglante. Bernard savourait chaque minute de cette nouvelle vie qui contrastait tant avec la précédente...

Cinq mois déjà qu'il vivait ici. Il était arrivé à l'au-

tomne pour prendre ses marques. Il avait rapidement trouvé un logement, ce chalet perdu au fond des bois ; il avait fait l'acquisition d'un « fonds de maison », du matériel et de provisions. Il était un peu seul au monde, pour autant la civilisation n'était pas trop éloignée. De toute façon son chalet n'était pas à plus de trois kilomètres de la ville la plus proche ; en raquettes ou à skis de fond, c'était une promenade de santé. Il avait un téléphone qui en cas de problème le reliait au monde, en l'occurrence l'agent immobilier. Le climat parfois rude ne lui causait aucun problème, les conditions de vie spartiates ne le dérangeaient pas. Le chalet était bien chauffé et la réserve de bûches bien garnie, comme ses placards, il avait de la musique grâce à la radio et même parfois des nouvelles en français en cherchant sur les ondes courtes. Il y avait aussi un sauna qu'il avait appris à faire fonctionner et dont il usait de plus en plus souvent. Quant à la solitude, c'est précisément ce qu'il était venu chercher ici alors... plus de contacts, plus de contraintes... un rêve.

Le soir quand le poêle ronflait dans la grande pièce et qu'il se tenait assis dans le grand fauteuil blotti sous sa couverture, il avait l'impression d'être au paradis.

Bernard avait quitté Oignies, dans le Pas-de-Calais après le décès de Martine, sa femme. Il avait revendu le Flambard, le bar-restaurant qu'ils y possédaient depuis près de dix ans. Il avait décidé d'aller faire une retraite de quelques mois au nord du cercle polaire. Après une vie professionnelle passée au service d'une clientèle importante et bruyante, coincé dans son restaurant six jours

sur sept, cinquante semaines par an, il voulait faire une cure de silence, de solitude et de nature.

Ces années de vie commune n'avaient pas été une sinécure. Au début, tout se passait bien. Bernard avait profité du pécule obtenu lorsque la société qui l'employait comme soudeur avait fermé, pour racheter ce fonds de commerce qui végétait. Initié à la cuisine par sa grand-mère, il avait rapidement conquis une clientèle de routiers et VRP. Martine, au bar et en salle servait tout ce petit monde et tout se passait bien. Mais le succès croissant de l'affaire les avait forcés à changer d'organisation. Bernard avait des difficultés à cuisiner pour un trop grand nombre de couverts, et l'amateur éclairé avait dû se résoudre à laisser ses fourneaux à un vrai pro. C'est ainsi qu'Angelo avait débarqué au Flambard. Un beau brun d'origine napolitaine, charmeur en diable et très enjoué.

Avec Angelo en cuisine, Martine à la caisse et Bernard au service, le trio avait encore augmenté la fréquentation du restaurant. Bernard, depuis qu'il faisait le serveur, en salle, était devenu la coqueluche des clients. Toujours aimable, souriant, toujours de bonne humeur, il agrémentait sa prestation d'un numéro d'animation digne d'un spectacle de cabaret. Pitreries, bons mots, chansons, grimaces et même quelques acrobaties, comme lorsqu'il montait sur une chaise, la main posée devant le front pour mimer un tour d'horizon à la manière d'un navigateur, tout en tournant le dos, par malice, au client qui l'appelait. C'était devenu la marque de fabrique du Flambard. Certes, les gens aimaient la cuisine et les prix qui étaient raison-

nables pour la qualité proposée, mais incontestablement, les facéties du patron comptaient tout autant dans la renommée de l'établissement. Les clients en redemandaient et les pourboires, quotidiens et abondants, étaient bien la marque de cette popularité.

La recette quotidienne, importante et souvent en espèces était aussi le signe du succès. Martine, fine mouche ne payait pas tous les achats en chèques et organisait une sorte de double comptabilité pour, disait-elle, accumuler un trésor de guerre dont le fisc n'avait pas à connaître. Et elle enfermait le magot dans un coffre dont elle seule avait la clé. Bernard était ravi. Sa Martine était un vrai chef d'entreprise.

Elle voulait qu'ils achètent une maison dans le sud, pour leur retraite. Lui aurait préféré rester dans le Nord ; il aimait cette région où il avait toutes ses racines, ses copains, et surtout le football club de Lens dont il était un ardent supporter. Il venait d'hériter de la maison de sa grand-mère, Mémé Fine, un petit corps de ferme en briques rouges avec deux mille mètres carrés de jardin, une grange, une remise. Une fois retraités, ils pourraient s'y installer. Lui ferait ses légumes, il aurait quelques poules, un chat, un chien, tout ce qu'il fallait pour être heureux. Il n'en demandait pas plus.

Quand enfant, il allait passer ses vacances chez cette grand-mère adorée, la vie était pleine de ces petits instants de joie qui ne coûtaient pas cher et vous chauffaient le cœur, racler le fond de la marmite en cuivre, quand elle faisait les confitures, le riz au lait du goûter,

la barbe à papa de la fête foraine. Mémé Fine disait toujours avec son accent chti :

— Teu vois min garchon, eul bonheur, ch'est chimple<sup>3</sup>...

Et Bernard qui goûtait ces plaisirs simples et peu onéreux, était bien de son avis. Point besoin de demander la lune pour être heureux. Mais pour Martine, le bonheur, c'était au soleil...

Au fil du temps elle devint plus acariâtre. Il n'allait jamais assez vite, elle le houspillait ; lui aurait voulu un deuxième serveur pour l'aider, mais invariablement elle répondait « Non, trop cher ! ».

Elle lui imposait en outre, de plus en plus de corvées, notamment le nettoyage de la salle après le service, car elle avait réduit les heures la femme de ménage. La pauvre madame Savary ne venait plus que le matin avant l'ouverture, nettoyer les toilettes, passer « le faubert et la wassingue » (le balai et la serpillière) dans la grande salle et surtout faire le ménage de leur appartement, tâche que Martine jugeait incompatible avec son rôle de gérante. Quand elle partait faire les courses, il devait faire la vaisselle du bar, et « faire la salle », c'est-à-dire dresser les tables. Durant le service, pendant qu'il courait comme un dératé, elle le pressait et se moquait de lui avec Angelo, qui de temps en temps apparaissait pour venir fumer une cigarette près de la caisse.

Au fil du temps, Bernard devint le souffre-douleur de sa femme. Elle le houspillait sans cesse, le critiquait.

---

3 Tu vois mon garçon, le bonheur, c'est simple

Rien ne trouvait grâce à ses yeux, il avait beau se couper en quatre, faire encore plus qu'elle ne lui demandait, ce n'était jamais bien, jamais assez à son goût. Pire elle se plaisait à le moquer, le ridiculiser, l'humilier voire, surtout quand Angelo venait s'accouder au petit côté du comptoir. Là, c'était un feu d'artifices de quolibets, d'avanies de toutes sortes. Tout y passait, sa lenteur, son surpoids, ses bourdes. Elle prenait le cuisinier à témoin et même une partie de la clientèle d'habitues. Bernard, bonne pâte faisait semblant de prendre tout cela avec humour, mais intérieurement, il se demandait pourquoi son épouse devenait si méchante avec lui. Il essaya de parler avec elle, mais elle mit fin à la discussion en répondant :

— Pendant que tu fais tes pitreries en salle, je porte sur le dos toutes les difficultés de la gestion de cette affaire, les clients, les fournisseurs, les factures, la comptabilité, les taxes, la sécu, etc. alors tu comprends bien que je ne m'amuse pas moi !

Lui avait pourtant l'impression qu'elle s'amusait bien quand elle le tournait en ridicule avec Angelo, pendant le service.

Et puis il y avait une autre chose de bizarre. Autrefois, elle prenait plaisir à lui annoncer à la fin de chaque semaine ce qu'elle avait mis de côté dans la « poche secrète », formule pieuse qui désignait le petit coffrefort dont elle gardait la clef accrochée à une longue chaîne qui ne quittait jamais son cou. La clé trouvait refuge entre ses deux seins ou dans son soutien-gorge. Il

se demandait ce qui pouvait la rendre aussi acariâtre. Étaient-ce des problèmes de rentabilité, ou de trésorerie qui la souciaient à ce point ? Pourtant l'affaire marchait de mieux en mieux. Mais elle freinait toujours les dépenses, rognait sur tout, comptait chaque sou...

Pire, elle lui confisquait maintenant les pourboires qui, depuis toujours, constituaient son argent de poche. Dès le service fini, elle récupérait tout le contenu du petit cochon en céramique posé sur le comptoir et elle surveillait bien qu'il ne détourne la moindre pièce.

Bref, il y avait quelque chose qui lui échappait. Peut-être Martine voulait-elle lui éviter de porter ses soucis, pour le protéger. Il est vrai que tout ce qui touchait à la gestion de l'affaire lui échappait, il ne regardait jamais les comptes, les sous c'était l'affaire de Martine, depuis toujours. Lui avait eu du mal à décrocher son certificat d'études, alors que sa femme, elle, avait étudié la comptabilité. Il en était tellement fier qu'il avait encadré son diplôme de B.E.P et l'avait accroché dans le couloir de l'étage, en face de la porte de leur chambre.

Mais même si les chiffres ça n'était pas son truc, il ne voyait pas ce qui l'empêchait de partager ses craintes et ses problèmes avec lui. Après tant d'années de mariage... Pour le meilleur et pour le pire non ?

Bernard finit par comprendre.

Un jour qu'il devait faire la vaisselle du bar, un livreur se présenta au comptoir avec des colis de charcuterie. Il proposa un verre de bière au chauffeur qui l'accepta volontiers. Martine n'étant pas dans les parages, Bernard

## Table des matières

|                                  |     |
|----------------------------------|-----|
| La Bonne Opération.....          | 7   |
| Tout feu, tout flamme.....       | 60  |
| Premier rendez-vous.....         | 89  |
| Eul bonheur, ch'est chimple..... | 129 |